

une sorte de vibration musicale permettant d'« écouter des mots qui se lèvent et parlent et chantent et dansent et vivent ».

Lorsque le génie de ces « langues qui parfument un enfant des senteurs de sa terre et de sa culture »⁽¹⁾ fait irruption dans les graphismes du français, il déstructure la rigueur froide et évasive pour introduire la grammaire de l'oralité, ses imaginaires, ses relations à la surnature.

Silikani, du Camerounais Eugène Ebodé, et *Inyenzi ou les cafards*, de la Rwandaise Scholastique Mukasonga, se situent dans ce mouvement où les histoires des gens du peuple, apaisées ou tragiques, rejoignent la poésie du quotidien et acquièrent une lumière plus vive. On retrouve ainsi dans ces ouvrages une ferveur stylistique d'une extroversion parfois extrême. Une fougue littéraire indomptable pour l'amour de la vie ou la résistance à la mort. Sous-jacente, mais agissante, la communion de la langue d'origine avec la terre natale évoque les forces impalpables qui, transposées en français, construisent un autre langage, et cela bien au-delà de l'amalgame « francophone ».

► Transfert linguistique

L'un des aspects de ce dispositif de transfert linguistique est le passage impromptu de la joie à l'effroi, du bonheur à l'horreur. Dans le Lagos de *Silikani*, la jubilation des sonorités cède la place au supplice du collier, sans mutation de style. Et la prose suave de *Inyenzi ou les cafards* s'ouvre d'un coup aux atrocités du génocide. Ainsi, la scène de la sœur de l'auteur enceinte, évanouie par ses bourreaux qui lui arrachent le fœtus et s'en servent pour la frapper, suit sans transition la description bucolique accompagnant la fabrication de la bière de banane. *Silikani*, dernier

volet d'une trilogie avec *La transmission* et *La divine colère*, est, certes, une ode au plaisir, tandis que *Inyenzi ou les cafards* est le livre des ténèbres. Mais ils offrent tous deux cette singularité de changer radicalement d'ambiance au détour d'une phrase. Deux romans pour un seul continent, où descente aux enfers et remontée vers le paradis se succèdent dans un va-et-vient vertigineux. ■

►⁽¹⁾ Eugène Ebodé, *Silikani*, page 128.

►⁽²⁾ Avec notamment Natacha Appanah pour *La noce d'Anna*, Ousmane Diarra pour *Vieux Léopard*, Edem pour *Port-Mélo*, Koffi Kwahulé pour *Babyface*.

► *Inyenzi ou les cafards*, Scholastique Mukosonga, Continents noirs / Gallimard, 12,90 euros ; *Silikani*, Eugène Ebodé, Continents noirs / Gallimard, 17,50 euros.



Photo D.R.

Inyenzi ou les cafards, le cauchemar sans fin

Lors de la rencontre publique à la Maison de l'Amérique latine à Paris⁽²⁾, en mars dernier, Scholastique Mukasonga (photo) a d'emblée mis en exergue le mécanisme incontournable, mais occulté, du génocide. « *L'extermination des Tutsi n'a pas commencé en 1994, mais en 1959* », a-t-elle dit, poursuivant. « *L'année d'après, j'ai été déportée avec ma famille à Nyamata et nous avons vécu dans un climat d'intimidation et de massacres. On nous appelait les « Inyenzi », les cafards. Toute cette situation ne pouvait aboutir qu'au génocide. Quand la machine infernale a été déclenchée en 1994, cela ne m'a pas surprise. A cette époque, j'étais en France où, après une période passée au Burundi, mes parents m'avaient envoyée avec mon frère pour qu'on ne disparaisse pas. J'ai porté en moi ce livre pendant dix ans, parce que je voulais qu'il soit digne de ceux dont on parle. Il est le témoignage de la jeune fille que j'étais.* »

Avec *Inyenzi ou les cafards*, Scholastique Mukasonga apporte un éclairage important pour comprendre la dynamique portant à la solution finale de 1994. L'œuvre permet aussi de mesurer l'ampleur de la tâche de réconciliation à travers l'angoisse des rescapés qui s'exprime dans les paroles d'un survivant : « *Tout autour de nous, sur les collines, nos assassins allument leurs lampes, et nous, nous sommes seuls, au milieu de la nuit.* » Les rescapés continuent à fuir un cauchemar sans fin car « *ils ne pouvaient plus vivre au milieu de leurs assassins, des regards qui leur faisaient clairement comprendre qu'ils ne devraient plus être là* ». Les bourreaux, eux, sont là, sans remords. Ceux de sa famille, Scholastique Mukasonga les a rencontrés en 2004, lors du retour au pays des Mille Collines. Depuis, pour l'accomplissement de son deuil, elle a accueilli les morts « *dans la nuit claire* » de sa mémoire, et retrouvé « *le signe de leur bienveillance* » chez le petit serpent qui se faufile sous les herbes, à côté des vestiges du foyer de la maison familiale où les contes nocturnes ont éclairé son esprit enfantin. ■

L. E.

